

Quelle place pour la **lutte** contre l'**antisémitisme** dans le combat antiraciste ?

L'antisémitisme semble être considéré de manière spécifique, par rapport aux autres formes de racisme. Comment l'expliquer ? De quelle manière cette question se pose-t-elle auprès des associations antiracistes et en matière de recherche et d'enseignement ?

Marie-Anne MATARD-BONUCCI, professeure d'histoire contemporaine à l'université Paris 8*, présidente de l'Association de lutte contre l'antisémitisme et les racismes par la mobilisation de l'enseignement et de la recherche (Alarmer)

Pourquoi « l'antisémitisme » doit-il figurer, en tant que tel, au cahier des charges du combat antiraciste ? L'antisémitisme n'est-il pas un racisme comme les autres ? Pourquoi « antisémitisme » et pas « islamophobie », « négrophobie », « romophobie », ou encore « racisme anti-asiatique » ? Tous les racismes ne sont-ils pas à combattre avec une égale détermination ? Ces questions m'ont souvent été adressées, au cours des dernières années, dans des espaces académiques ou associatifs. Il m'est parfois arrivé de percevoir chez les questionneurs une pointe d'agressivité, comme si mentionner l'antisémitisme, et non les autres formes d'hostilités, consistait à accorder aux juifs une forme de préséance et à vouloir hiérarchiser les formes de racisme.

A ces questions, il était, et il reste facile de répondre par le caractère d'actualité de l'antisémitisme, en France, aux Etats-Unis⁽¹⁾ ou ailleurs. A quinze ans de l'assassinat d'Ilan Halimi, enlevé parce que juif, et donc forcément riche aux yeux de ses ravisseurs, la croyance

selon laquelle les juifs ont un rapport particulier à l'argent reste très ancrée : 36 % des personnes interrogées par la CNCDH, en 2019 (contre 63 % en 2015)⁽²⁾. En proportion de leur poids démographique, les juifs restent la minorité la plus touchée par différentes formes d'agression à caractère raciste⁽³⁾. Depuis une quinzaine d'années, onze personnes ont été tuées en France parce que juives, dont des enfants et des femmes âgées, crimes perpétrés par des auteurs professant des formes d'islamisme radical.

L'antisémitisme est-il ou non un racisme ?

L'actualité seule ne peut suffire toutefois à justifier la spécification de l'hostilité antijuive aux côtés du racisme. Préciser le combat contre l'antisémitisme s'expliquerait-il par le fait que l'antisémitisme n'est pas véritablement un racisme ? Si l'on s'accorde sur la définition classique du racisme proposée par Albert Memmi, soit « *la valorisation généralisée et définitive de différences réelles ou imaginaires au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression* », l'antisémitisme relève bien de cette catégorie. En effet, si le racisme n'est pas tant l'infériorisation que l'essentialisation d'une population, ce processus est observable dans l'hostilité antijuive, avec, toutefois, des spécificités. Le philosophe Wladimir Jankélévitch distinguait le racisme, « *hostilité envers un autre visiblement autre* », de l'antisémitisme, hostilité envers « *un autre imperceptiblement autre* ». De fait, ce n'est pas tant l'altérité que la proximité qui est en cause dans l'antisémitisme, les juifs étant accusés de concurrencer, pour les dépasser, les non-juifs sur leur propre terrain, celui du monothéisme, depuis l'avènement du christianisme et, à l'époque contemporaine, dans le cadre de sociétés laïcisées, dans tous les domaines où s'exerce un pouvoir : finance, médias, culture, institutions – la charge d'hostilité étant variable, de l'accusation de conquérir le pouvoir à celle d'exercer une domination pour subvertir et détruire la société. En 2019, 20 % de la population est toujours convaincue que les juifs de France ont « trop de pouvoir ».

* M.-A. Matard-Bonucci y est aussi responsable du diplôme universitaire de formation à la lutte contre le racisme et l'antisémitisme (www.fp.univ-paris8.fr/formation-lutte-racisme-antisemitisme).

(1) Voir l'article récent de Pierre Birnbaum sur le racisme et l'antisémitisme aux Etats-Unis dans la période actuelle, dans *Le Monde* (www.lemonde.fr/idees/article/2021/01/19/pierre-birnbaum-on-a-sous-estime-l-element-antisemite-du-soulevement-du-capitole_6066732_3232.html).

(2) Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH), « La lutte contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie, année 2019 », La Documentation française, 2020, p. 32.

(3) Voir les données du SCRT du ministère de l'Intérieur, Rapport de la CNCDH cit., p. 159.

(4) Comme les juifs, le « parti protestant » fut accusé de cosmopolitisme, d'exclusivisme, de trahison, de travail de sape de la nation, d'exploitation du peuple ou de collusion avec les socialistes (Jean Baubérot, « L'anti-protestantisme politique à la fin du XIX^e siècle », in *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 53^e année, n° 2, 1973, p. 177-221). La peur d'une domination est aussi une composante du racisme anti-Arabe ou antimusulman mais celui-ci agrège aussi, par ailleurs, des stéréotypes infériorisants hérités de la période coloniale (Benjamin Stora, *Le Transfert d'une mémoire. De l'Algérie française au racisme anti-arabe*, La Découverte, 1999).



© HADRIAN. SHUTTERSTOCK.COM

C'est probablement dans le rapport à l'histoire que réside la vraie singularité de l'antisémitisme par rapport à d'autres formes de racisme. De toutes les hostilités identitaires, elle est la plus ancienne, la plus « nourrie » par une longue tradition accusatoire d'ordre théologique, politique et culturel, constamment recyclée et modernisée. Ici un cimetière juif vandalisé en février 2019 dans le village de Quatzenheim, en Alsace.

La construction d'une minorité comme menace n'est pas le propre de l'idéologie antisémite. Ce mécanisme est à l'œuvre aussi dans l'antiprottestantisme, l'islamophobie ou encore le racisme anti-asiatique⁽⁴⁾.

Longévité et récurrence des « antisémites »

En fait, c'est probablement dans le rapport à l'histoire que réside la vraie singularité de l'antisémitisme par rapport à d'autres formes de racisme. De toutes les hostilités identitaires, elle est la plus ancienne, la plus « nourrie » par une longue tradition accusatoire d'ordre théologique, politique et culturel, constamment recyclée et modernisée. La longévité des griefs antijuifs, ce que j'ai appelé les « antisémites »⁽⁵⁾, la massivité des matériaux produits (articles, pamphlets, livres, affiches etc.), leur circulation universelle à partir d'un épiscentre européen, le caractère répétitif des politiques de persécution : tout cela n'a pas d'équivalent dans l'histoire des autres formes de racisme. L'antisémitisme a fini par constituer une forme de « référentiel culturel », en Europe puis dans le monde, qui transcende les clivages sociaux et les appartenances nationales⁽⁶⁾. Qu'on en situe la genèse dans l'antiquité ou, plus probablement, au Moyen Âge, l'antisémitisme est la plus durable des hostilités identitaires. Ce temps long, selon les antisémites, est un argument à charge démontrant la culpabilité des juifs, la répétition justifiant la détestation. George Lachmann Mosse expliquait cette longévité par l'usage de la figure du juif

comme le « *contretype absolu* ». Et l'historien David Nirenberg a montré de quelle façon l'antijudaïsme a permis aux sociétés occidentales, par un jeu d'oppositions, de penser leur propre identité. L'antisémitisme s'est ainsi imposé comme un système d'explication du monde.

La distinction parfois opérée entre « antijudaïsme » – qui caractériserait l'hostilité antijuive à matrice chrétienne – et l'antisémitisme contemporain à contenu racial tend de plus en plus à être remise en question par les recherches historiques, certains processus de racialisation étant bien antérieurs au XIX^e siècle. Cette distinction et l'usage de deux vocables distincts ont contribué à occulter les éléments de continuité dans l'histoire de l'antisémitisme. Les élèves du secondaire ne comprendront jamais d'où surgit l'affaire Dreyfus, et a fortiori la Shoah, en l'absence de cette mise en perspective qui ne figure pas dans les programmes scolaires. Or l'examen de ce que Jules Isaac appelait « *l'enseignement du mépris* » doit y trouver sa place.

A l'inscription dans un temps pluriséculaire, avec ce que cela suppose de sédimentation des éléments d'un discours accusatoire, s'ajoute une autre singularité propre au racisme antijuif : dans plusieurs contextes, l'antisémitisme a formé le terreau et la matrice d'autres formes de racisme. Il est ainsi admis que les Espagnols exportèrent dans l'Empire des pratiques de discriminations raciales (et non strictement religieuses) nées en métropole à l'égard des juifs et chrétiens convertis, au XV^e siècle⁽⁷⁾. Bien en amont du développement d'un racisme à fondement biologique dont on situe la naissance à l'époque de la traite transatlantique ou de la colonisation, l'expansion du catholicisme, l'évangélisation de l'Europe puis d'autres continents et les politiques de sujétion qui les accompagnèrent, notamment à l'égard des Irlandais à l'Ouest et des Slaves à l'Est, sont la préfiguration des politiques de domination et de ségrégation appliquées ensuite dans le monde colonial. La dichotomie entre croyants et païens,

« A l'inscription dans un temps pluriséculaire, avec ce que cela suppose de sédimentation des éléments d'un discours accusatoire, s'ajoute une autre singularité propre au racisme antijuif : dans plusieurs contextes, l'antisémitisme a formé le terreau et la matrice d'autres formes de racisme. »

(5) M.-A. Matard-Bonucci (dir.), *Antisémites. L'image des juifs entre culture et politique*, Nouveau Monde Editions, 2005.

(6) « Culturel » renvoie à l'usage établi en histoire culturelle, laquelle explore l'ensemble de représentations collectives propres à une société. Par « référentiel », on entend à la fois un corpus et système de références et le processus mettant en relation les acteurs et les représentations qu'ils véhiculent.

(7) Voir Yosef H. Yerushalmi, *Sefardica. Essai sur l'histoire des Juifs, des marranes & des nouveaux chrétiens d'origine hispano-portugaise*, Chandeigne, 2016, et Jean-Frédéric Schaub, *Pour une histoire politique de la race*, Seuil, 2015.

« Les logiques de spécialité ont contribué à créer une frontière séparant les spécialistes des minorités “visibles” et ceux travaillant sur le monde juif et l’antisémitisme, processus conduisant à une invisibilisation des mécanismes communs de stigmatisation. »

civilisés et sauvages justifiera conversions, mise en esclavage et autres formes de persécutions⁽⁸⁾.

Le contexte de la naissance même du mot « racisme » aide à comprendre de quelle manière une forme d’hostilité identitaire peut devenir la matrice d’une autre. Le vocable « racisme » naît sous la plume de Gaston Méry, en 1892, dans le roman *Jean Révolte*, dont le personnage principal part en croisade contre les populations latines, jugées moins nobles que les Celtes. Collaborateur de Drumont à *La Libre Parole*, il ne se prive pas de mobiliser le registre familier de l’antisémitisme pour son entreprise de flétrissement des Méridionaux : « *Les Juifs et les Latins ne se ressemblent-ils pas comme des frères ? [...] Ils ont le même nez. [...] Foncièrement bohèmes et nomades, ils ne travaillent pas, [...] ne créent pas [...] : ils profitent du labeur des autres. [...]* »

De la dénomination des associations

Archétype des haines identitaires, l’antisémitisme a été combattu sur différents terrains : discursif, logique, intellectuel, organisationnel, mémoriel et politique. La nature même de l’antisémitisme a conduit à l’élaboration de stratégies globalisantes, universelles et universalistes. L’Alliance israélite universelle, créée en 1860, privilégia le terrain de l’éducation et de la diffusion des Lumières. Si la Ligue internationale contre l’antisémitisme (Lica) s’efforça, à partir de 1927, de mobiliser l’opinion contre les pogroms en Ukraine et l’antisémitisme national-socialiste, dès 1932, elle s’engageait aussi aux côtés des huit jeunes Noirs américains, les Scotts Boro Boys, accusés injustement de viol. Dès la fin des années 1930, l’association antiraciste organisa des rassemblements internationaux contre le racisme auxquels participaient des associations telles que La Ligue de défense de la race nègre ou encore l’Etoile nord-africaine. Il faudra toutefois attendre 1979 pour que le « r » de racisme intègre le nom de l’organisation⁽⁹⁾.

Le Mrap fit un choix inverse, au nom aussi d’une conception universaliste. Née comme Mouvement contre le racisme, l’antisémitisme et pour la paix, l’organisation abandonna, en 1977, la référence à l’antisémitisme pour se renommer Mouvement contre le racisme et pour l’amitié entre les peuples.

Nées sur le terrain de la lutte contre l’antisémitisme, les organisations antiracistes de la première génération ont donc élargi le spectre de leur action à l’ensemble des racismes. De même, si SOS Racisme fut fondée en réaction aux violences dirigées contre les populations maghrébines et subsahariennes, l’organisation choisit une perspective universaliste pour ses combats.

Ce n’est que depuis une quinzaine d’années, avec l’apparition de nouvelles associations, que cette perspective semble s’effacer au profit d’approches plus sectionnelles, sinon « communau-

taristes ». Conserver l’impératif de lutte contre l’antisémitisme est une façon aussi de ne pas perdre la mémoire de la parabole propre à l’histoire de l’antiracisme qui a conduit des combats singuliers – contre l’oppression des juifs – à l’identification de « *causes communes* »⁽¹⁰⁾. Elargir la focale comme gage d’efficacité : l’enjeu n’est pas que politique. Il est plus que jamais d’actualité sur le plan de la recherche et de l’enseignement.

Désenclaver les études sur le(s) racisme(s)

De fait, proposer de travailler de concert sur *toutes* les hostilités identitaires représentait et représente encore un véritable défi dans le champ des sciences sociales. Pour des raisons bien compréhensibles, l’histoire des minorités a le plus souvent été construite et conduite par des chercheurs qui en étaient issus⁽¹¹⁾. Par la suite, la spécialisation du champ académique à travers des logiques d’aires culturelles a conduit à une séparation assez nette entre l’histoire des mondes extra-européens et l’histoire de l’Europe. La structuration des études universitaires a favorisé un relatif cloisonnement des recherches touchant aux discriminations et aux racismes. Les logiques de spécialité ont contribué à créer une frontière séparant les spécialistes des minorités « visibles » et ceux travaillant sur le monde juif et l’antisémitisme, processus conduisant à une invisibilisation des mécanismes communs de stigmatisation.

Pourtant, le désenclavement des objets d’étude et la mobilisation de plusieurs disciplines présentent un réel intérêt sur un plan heuristique, l’approche comparée permettant de mettre en évidence les singularités quand l’approche globale ou croisée conduit à identifier les processus d’emprunts, de mimétisme, de transferts⁽¹²⁾. Ainsi, les politiques de discrimination à l’encontre des Africains-Américains aux Etats-Unis furent scrutées pour l’élaboration des lois de Nuremberg⁽¹³⁾.

Avec la création du Cera⁽¹⁴⁾, de l’association Alarmer⁽¹⁵⁾ et de *RevueAlarmer*⁽¹⁶⁾, il s’agit bien d’examiner les racismes et l’antisémitisme dans une perspective globale, et de considérer, au prisme de différentes disciplines, les hostilités identitaires en rapport avec les questions de « race » et de religion. Lieu de savoir et d’échange, loin des polémiques qui contribuent à approfondir les lignes de fractures ou à en créer là où elles ne devraient pas exister, *RevueAlarmer* vise à donner des armes intellectuelles, culturelles et pédagogiques pour réinvestir, par le savoir et la pensée, un combat antiraciste commun pour que les universitaires ne contribuent pas, eux-mêmes, à des formes de repli identitaire. ●

(8) George M. Fredrickson, *Racisme, une histoire*, Liana Levi, 2003.

(9) Emmanuel Debono, *Aux origines de l’antiracisme. La LICIA, 1927-1940*, CNRS Editions, 2012.

(10) Nicole Lapiere, *Causes communes. Des Juifs et des Noirs*, Stock, 2011.

(11) M.-A. Matarid-Bonucci, « L’Histoire devant le racisme et l’antisémitisme », in *Histoire@Politique*, n° 31, janvier-avril 2017.

(12) C’est la démarche qui a inspiré le séminaire « Approches pluridisciplinaires du racisme et de l’antisémitisme » organisé à Paris 8, depuis 2016, avec Emmanuelle Sibeud puis Pauline Peretz.

(13) James Q. Whitman, *Le Modèle américain d’Hitler. Comment les lois raciales américaines inspirèrent les nazis*, Armand Colin, 2018.

(14) Centre d’enseignement et de recherche contre le racisme et l’antisémitisme, rattaché à l’Institut français de géopolitique-lab (IFG Lab).

(15) Association de lutte contre l’antisémitisme et les racismes par la mobilisation de l’enseignement et de la recherche (<https://alarmer.org>).

(16) Revue gratuite (et en ligne) de l’association et du Cera (<https://revue.alarmer.org>).